

## La Nation, un enjeu et une leçon pour les sciences sociales et humaines A propos et à partir de Gustave Le Bon

par  
Jacques MICHEL

« Pour qu'une nation puisse se former et durer il faut qu'elle se soit constituée lentement, par le mélange graduel de races peu différentes, croisées constamment entre elles. vivant sur le même sol. subissant l'action des mêmes croyances. Ces races diverses peuvent alors, au bout de quelques siècles, former une nation bien homogène »<sup>1</sup>. Ainsi s'exprime, en 1895, Gustave Le Bon, dans son ouvrage intitulé *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* et dédié à l'éminent physiologiste Charles Richet.

Référées à leur moment de production les expressions de Le Bon apparaissent banales. Elles concentrent en effet, dans le champ d'une psychologie des foules et des peuples (les termes sont antinomiques), toutes les influences et toutes les séductions de la biologie, récemment dotée d'un grand pouvoir de généralisation par les théories de l'évolution et de l'hérédité. Les sciences de la vie sont porteuses de schèmes d'interprétation rapidement utilisables : l'effet de vérité produit par leur translation dans les sciences sociales semble enfin donner aux événements humains un véritable statut positif, débarrassé de spéculations philosophiques aventureuses. Adossée à la biologie, la psychologie de Le Bon va intégrer l'étude des civilisations et de la culture à une science des comportements, le problème et la tâche de celle « science » étant de faire le partage entre ce qui est à mettre au compte de la « constitution mentale » des races et ce qui

---

1. Gustave Le Bon : *L'évolution des peuples*. 2<sup>ème</sup> éd., Paris, Alcan, 1895, p. 50 (la première édition date de 1894, quant à la *Psychologie des foules*, elle fut publiée en 1895).

relève de l'influence du milieu. Race, milieu, moment ou durée, Le Bon peut reprendre les objectifs déterministes d'un Taine et prétendre liquider les interprétations rationalistes de l'histoire.

C'est ce dispositif qui permet à Le Bon d'absorber le concept de Nation dans celui de Race en produisant spécialement celle notion de race historique qui, de fait, congédie l'Histoire elle-même au profit de l'Évolution. Nous nous attarderons d'abord sur ce point pour montrer l'apparente efficacité de l'exposé de Le Bon ; nous envisagerons ensuite quel statut, dans le champ des sciences humaines, nous devons accorder à l'auteur. Pour ce faire nous nous référerons de manière privilégiée à Durkheim.

## 1. La « race historique » selon le bon

---

« Quelle que soit aujourd'hui la race considérée... il faut toujours la considérer comme une race artificielle et non comme une race naturelle... La plupart des races civilisées ne sont aujourd'hui que des *racés historiques* » ; et Le Bon ajoute : « qu'elles aient été formées par la nature ou par l'histoire, il n'importe ». <sup>2</sup>

### Les fondements de la psychologie des peuples

Bien qu'il ne soit pas toujours facile de discerner les références de Le Bon au vaste courant évolutionniste et / ou sélectionniste, de rapporter ses thèses à celles des Lamarck, Darwin, Wallace ou Galton... les phrases que nous venons de citer semblent bien s'inspirer des premières réflexions de Darwin lui-même. On sait, en effet, que celui-ci, pour manifester le pouvoir sélectif de la nature, prit appui sur les sélections artificielles opérées par les éleveurs afin d'améliorer les races domestiques <sup>3</sup>. En bref, pour Darwin, l'artifice ne fait qu'inconsciemment respecter et suivre ce que la nature, plus lentement mais à une autre échelle, opère à l'endroit des espèces : sélectionner et stabiliser en vue de la meilleure réussite. Pour Le Bon il en va de même en ce qui concerne les races humaines : ce que l'on désigne par histoire n'est jamais que l'ensemble des actions par lesquelles les hommes ont inconsciemment favorisé la réalisation des lois de la nature. Nature ou histoire, peu importe finalement le terme choisi pour parler du processus : il s'agit d'histoire naturelle. Et le terme de *race historique* désigne, de fait, le produit observable d'une sélection artificielle, étant entendu que l'artifice historique trouve dans les lois de la nature aussi bien son principe que ses modalités. Le Bon dit des races historiques ce que Darwin affirmait des races animales produites par l'homme, « elles possèdent dans une large mesure les caractères des espèces naturelles » <sup>4</sup>.

2. *idem*, pp. 16-17.

3. Darwin : *L'origine des espèces* (1859), Paris, La Découverte, 1989, préface de Colette Guillaumin, reprise de l'édition de 1880, trad. E. Barbier. pp. 150-156.

4. *idem*. p. 595.

Cette naturalisation de l'histoire, cette objectivation scientifique de la nation, amènent Le Bon à poursuivre dans le domaine des conduites un raisonnement qui les apparentent à l'instinct. Comme les caractères anatomiques, écrit-il, « les caractères psychologiques se reproduisent par l'hérédité avec régularité et constance »<sup>5</sup>. Les espèces du genre humain ne peuvent être typées à partir seulement des critères physiques apparents, la psychologie se doit de continuer de manière plus fine l'étude différentielle d'autres caractères fixés héréditairement et qui donnent à « la constitution mentale d'un peuple une grande identité ». De cette manière la psychologie n'est qu'une région de la physiologie, elle est l'étude de certains effets physiologiques ; mieux, la psychologie est là pour pallier les lacunes toutes provisoires d'une science qui « n'est pas assez avancée encore pour nous montrer cette structure du cerveau » et rapporter les effets à leur cause. Mais ce retard dans la connaissance « ne saurait nullement modifier... la description de la constitution mentale qui en découle et que l'observation nous révèle »<sup>6</sup>. L'idéologie scientifique se manifeste là selon la pseudo-méthodologie qui la caractérise : la vérité est posée avant la vérification selon les exigences utilitaires de son projet<sup>7</sup>.

Dans cette perspective, la psychologie de Le Bon peut à bon compte trouver une place de choix : son statut est, tout simplement, de servir de complément à la physiologie. Sa seule légitimité scientifique est d'occuper le terrain des non-réponses scientifiques, de suggérer quelque signification facile en répondant adéquatement aux problèmes politiques du moment. C'est comme complément idéologique d'une science biologique que celle psychologie trouve sa place, elle se charge de lui prêter du sens, une direction et une signification. Une réinterprétation évolutionniste de l'histoire peut dès lors être fournie à partir d'un moteur soi-disant objectif et pointé sous le terme d' *Inconscient*, « cet invisible domaine qui lie sous son empire toutes les manifestations de l'intelligence et du caractère »<sup>8</sup>. Et l'inconscient de Le Bon, matérialité d'autant plus crédible qu'elle est invisible, occupe sur le plan de la croyance l'espace d'inconnu nécessairement ouvert par la science mais laissé vide de sens par la biologie. De manière plus précise, cette psychologie, contrairement à sa prétention, n'est donc pas un complément à la physiologie, elle en est plutôt la négation et la clôture anti-scientifiques puisque, d'une certaine manière, elle se déclare d'emblée disponible pour combler les incertitudes que la science pourtant aménage comme principe de sa progression,

Notons ici que, comme principe de certitude, l'inconscient de Le Bon n'a donc que peu de rapports avec celui de Freud qui joue un rôle inverse. Chez le fondateur de la psychanalyse, il s'agit moins de résoudre les problèmes que de trouver un principe qui permette de les poursuivre en cassant inlassablement les réponses données en termes causalistes. Freud va au principe même de l'exigence de signification, Le Bon, lui, importe

---

5. Le Bon : *o.c.*, p. 9.

6. *idem.*

7. cf. Georges Canguilhem : *Idéologie et rationalité*. Paris, Vrin. 1981, pp. 33-45.

8. Le Bon : *o.c.*, p. 13.

une solution. L'examen des foules, chez le premier permet de poser un problème, chez le second il fournit une réponse. Et ce n'est pas parce que Freud fait référence à l'auteur de la *Psychologie des foules* qu'il faut y voir une convergence de problématisations quand il ne s'agit que d'une rencontre sur un objet. Il n'y a qu'à, pour s'en convaincre, relever toutes les insatisfactions que produit chez Freud « la peinture de l'âme des foules, si brillamment présentée » par Le Bon.<sup>9</sup>

L'argumentation, toute téléologique et finaliste de Le Bon, où toute information prouve le bien-fondé de l'hypothèse, trouve dans l'hérédité le moyen de fermer le cercle : « l'hérédité seule est assez puissante pour lutter contre l'hérédité »<sup>10</sup>. La thèse a pour fonction essentielle de limiter étroitement l'action des milieux tant physiques que socio-culturels et l'auteur revient à plusieurs reprises sur ce point. Le Bon se refuse à valoriser une action des milieux qui pourrait majorer les possibilités d'adaptation en faisant entrevoir un certaine multiplicité des solutions et une faculté de choix caractéristique de l'homme. Aussi parmi les obstacles que rencontrent les races ce n'est pas l'obstacle externe qu'il convient de privilégier mais l'obstacle interne. Et Le Bon semble bien considérer cet obstacle interne comme allant grandissant au fur et à mesure que les « races historiques » se stabilisent. Ce n'est pas vers la liberté qu'avancent les hommes mais vers davantage de nécessité.

Le Bon puise-t-il chez Lamarck ? Ou bien peut être chez Darwin qui, comme le remarque Georges Canguilhem, n'attribua, au départ, qu'un rôle secondaire à l'action des conditions extérieures<sup>11</sup>. Il est difficile de décider car Le Bon amplifie tous les raisonnements et abuse de toutes les hypothèses : « une race ancienne, dit-il, périt plutôt que de subir les transformations que nécessite l'adaptation à des milieux nouveaux »<sup>12</sup>. Il n'est guère envisagé l'autre solution qui serait l'adaptation du milieu, processus qu'il serait possible de concevoir à partir des œuvres de la civilisation. Restent pourtant ces dernières dont il faut bien rendre compte ; mais Le Bon n'hésite pas : « les divers éléments de la civilisation d'un peuple (ne sont) que les signes extérieurs de sa constitution mentale, l'expression de certains modes de penser spéciaux à ce peuple »<sup>13</sup>. Les peuples n'ont pas choisi leurs valeurs, ils y étaient prédéterminés ; les diverses civilisations ne témoignent pas de la richesse des solutions humaines mais des différences irréductibles entre les races. On comprend que Le Bon ne puisse accorder de privilège décisif aux milieux : si les différences en provenaient il faudrait, par delà celles-ci, postuler quelque identité. Mais, même à partir de cette hypothèse, l'hérédité règle le

---

9. Freud : « Psychologie des foules et analyse du Moi » (1921), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1987, p. 138.

10. Le Bon : *o.c.*, p. 177. Cf. sur ce point André Béjin : « Théories socio-politiques de la lutte pour la vie » in *Nouvelle histoire des idées politiques*, Dir. : Pascal Ory, Paris, Hachette, 1987, pp. 324-325.

11. cf. G. Canguilhem : *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1985, p. 137.

12. Le Bon : *o.c.*, p. 177.

13. *idem*, p. 176.

problème : elle transmet les variations, stabilise et approfondit les écarts entre les races. Aussi faut-il comprendre les luttes entre les hommes, et spécialement les guerres, comme des guerres entre races. Les divers milieux n'ont d'efficacité qu'occasionnelle, qu'ils soient, d'abord physiques, puis culturels. Ce qui explique d'ailleurs qu'il faille renoncer à l'heure où les races historiques sont constituées, à toute possibilité de nouveaux croisements féconds : ceux qui furent possibles ont été réalisés. Dès lors, Le Bon peut interpréter les décadences des civilisations selon le thème de la dégénérescence.<sup>14</sup>

Par delà cette marginalisation des milieux, Le Bon leur donne une signification particulière. En insistant sur la priorité à accorder au vivant par rapport à son milieu, il semble développer quelque vitalisme : ce sont bien des forces qui, de l'intérieur du vivant, le conduisent à créer le milieu qui lui convient. Mais, dans la mesure où ces forces vitales ne sont jamais en position de choisir, il peut en parler en termes strictement mécaniques et donner à ses propres options l'allure de la scientificité. Les ordres sociaux relèvent de l'ordre de la causalité et non de la normativité. Assez subtilement Le Bon fait de la sphère des valeurs un objet d'étude qui se veut hors de tout jugement appréciatif et du registre du simple constat. Même les valeurs obéissent aux lois de la nécessité. De ce fait, sa psychologie, qui est, comme nous l'avons dit, un catalogue des comportements, règle la compréhension des habitudes culturelles sur le modèle de l'instinct. Les finalités que l'on peut observer n'ont rien à voir avec des buts. C'est, nous semble-t-il, ce point qui lui permet de faire de ses théories une alternative à certaines compréhensions de l'histoire tout aussi déterministes peut-être qu'une évolution mais portées, elles, à opter pour les objectifs égalitaristes que Le Bon veut combattre. Aux thèmes de la ruse de la raison qui font des hommes les instruments inconscients de leur histoire, il peut opposer ce que l'on peut appeler les ruses de l'inconscient qui font de l'histoire des hommes l'instrument de leur évolution.

## Les ruses de l'inconscient

La référence évolutionniste et sélectionniste va permettre à Le Bon de transformer en thèmes biologiques des schèmes qui jusqu'à présent permettaient les rationalisations de l'histoire. Il n'est certainement pas le seul à avoir opéré ainsi. De nombreux évolutionnistes pourraient ici être cités. Mais Le Bon nous paraît exemplaire car il ne nous semble pas exagéré de dire qu'à la recherche d'un sens de l'histoire il a opposé celle de la direction d'une évolution. Encore notre parallélisme est-il incomplet. Car, si Le Bon, nous l'avons dit, pour établir une orientation crédible à l'évolution des peuples a bien été contraint d'injecter dans ses propos quelque signification puisée dans l'air politique de son temps, ceux auxquels il s'oppose n'ont souvent pas manqué d'argumenter en termes scientifiques pour accorder aussi un sens à l'histoire.

---

14. on ne peut que songer au fameux *Traité des dégénérescences* écrit par Morel en 1857 et à toute la littérature médicale ou sociale qui exploita cette veine.

Ainsi Le Bon peut-il suggérer que ce n'est plus l'esprit qui agit par essence, mais bien l'inconscient. Le Bon emprunte et transforme des représentations qui, rationalistes ou romantiques, avaient pu servir, mais différemment et sur d'autres bases, des velléités nationalistes. Ce que l'on perçoit naïvement comme étant le génie des peuples, de même que les grands hommes historiques, sont les instruments d'une destinée biologique et raciale de collectifs humains, exprimant un tréfonds seul réellement actif et qui a toujours le dernier mot, que ce soit sur le mode de la réussite ou sur celui de l'échec. Ainsi, c'est « aveuglés par l'éclat bruyant de ces puissants remueurs d'hommes qui transforment l'existence des peuples, (que) des écrivains tels que Hegel. Cousin. Carlyle, etc., ont voulu en faire des demi-dieux dont le génie seul modifie la destinée des peuples », écrit Le Bon. La vérité est, pour lui, que l'action de ces individus supérieurs, qu'il s'agisse tant des inventeurs et des savants que des grands hommes d'Etat, « synthétise les résultats d'un long travail antérieur », celui « des efforts d'une race ». <sup>15</sup>

En bref, les progrès dus à l'intelligence ne peuvent être appréciés ni à la même aune ni sur la même échelle que les efforts de l'évolution. « Les véritables grands hommes, dit-il, sont ceux qui pressentent les besoins qui vont naître, les événements que le passé a préparés, et montrent le chemin où il faut s'engager. Nul ne le voyait peut-être, ce chemin, mais les fatalités de l'évolution devaient bientôt y conduire les peuples aux destins desquels ces puissants génies présidèrent momentanément ». <sup>16</sup>

Aussi le moteur de l'évolution prend-il figure humaine essentiellement grâce aux « fanatiques et aux hallucinés ». Ceux-là sont en prise directe avec l'âme de leur race, ils savent incarner et traduire les besoins et les désirs en idées. Plus précisément ils savent exprimer et valoriser la lutte vitale des peuples. Moïse, Boudha, Jésus, Mahomet, Napoléon, quelle que soit la tonalité de leurs enseignements et de leurs actes, ont tous en commun d'avoir su exprimer sous la forme du vouloir ce qui en réalité n'a rien à voir avec la volonté. « Ils n'ont propagé que des illusions sans doute », mais « c'est en poursuivant des illusions qu'ont été fondées des religions qui ont plié la moitié de l'humanité sous leurs lois et qu'ont été édifiés ou détruits les plus vastes empires. Ce n'est pas à la poursuite de la vérité, mais à celle de l'erreur, que l'humanité a dépensé le plus d'efforts. Les buts chimériques qu'elle poursuivait, elle ne pouvait les atteindre ; mais c'est en les poursuivant qu'elle a réalisé tous les progrès qu'elle ne cherchait pas » <sup>17</sup>. En bref, pour Le Bon, ce que nous regroupons sous le nom de progrès, n'est jamais donné que par surcroît, et provisoirement.

Ce n'est donc pas la raison qui mène le monde des hommes. Le Bon pense ainsi réfuter tous les volontarismes rationalistes, mais il se met également à bonne distance de ceux qui voudraient, dans une argumentation, dans le fond, plus proche de la sienne, accorder à l'intérêt quelque efficacité en matière d'ordre social. Ce n'est donc pas seulement les socialismes qui sont taxés de méconnaissance mais aussi certaines versions

---

15. cf. Le Bon : *o.c.*, pp. 152-155.

16. *idem*, p. 154.

17. *idem*, p. 157.

libérales. Tirant parti des événements de la Première guerre mondiale, il peut écrire : « la conception si répandue que l'intérêt constitue le grand mobile des actions humaines (est un principe erroné)... Puissant sur les individus isolés, il perd toute influence sur les mêmes hommes fondus dans une collectivité »<sup>18</sup>. Ce que, pour Le Bon, la guerre démontre c'est la vérité d'une identité raciale vécue sous le signe de la nation et s'affirmant par delà toutes les pseudo-identités artificiellement construites autour tant de l'individu que de la profession. « Avant d'appartenir à une profession, l'homme appartient d'abord à une race et la voix de cette race est autrement forte que celle des intérêts professionnels... Au premier appel et sans discussion, chacun s'est rangé sous la bannière de son pays, révélant ainsi la faiblesse de l'illusion internationaliste. La guerre a définitivement réglé en un jour des problèmes que nulle argumentation ne pouvait éclairer... Les multitudes qui se font actuellement tuer pour (la patrie) sentent inconsciemment (une) vérité étrangère à la casuistique des théoriciens, convaincus que l'univers est conduit par la logique de leurs livres ». <sup>19</sup>

La guerre vérifie donc l'hypothèse raciale et celle de l'inconscient. Elle permet de voir que, par delà les distinctions de milieux sociaux et culturels, existent des facteurs « affectifs, mystiques et collectifs qui déterminent la conduite des individus et des peuples »<sup>20</sup>. Le conflit de 1914 montre le retour inexorable d'une unité moyenne insensible aux écarts intellectuels et professionnels. Ce qui agit par le nationalisme et le patriotisme, ce qui les anime, c'est, au fond, une loi de l'hérédité. Les événements historiques doivent être interprétés à partir d'une grande échelle temporelle. La guerre prend alors sens : elle montre ponctuellement que, malgré des conditions de civilisation qui tendent à différencier les hommes il existe ces « lois pesantes de l'hérédité » qui « tendent à faire disparaître, ou à ramener à la moyenne, les individus qui la dépassent trop nettement »<sup>21</sup>. La guerre affirme donc le type de la race, le caractère du peuple, par delà les différences individuelles tenant à l'intelligence. D'un coup, elle montre le permanent au delà de l'éphémère. Il faut donc l'interpréter grâce à la biologie et aux lois de l'hérédité car elle rentre dans le cadre de l'évolution des peuples.

Dans *L'évolution des peuples*, ouvrage auquel nous avons fait particulièrement référence, Le Bon montre la même chose mais par d'autres moyens, s'inscrivant dans la longue durée. Tout peuple tend à retourner à son type, écrit-il en se fondant sur les expériences en matière de botanique. « Les grandes supériorités intellectuelles peuvent se comparer à ces monstruosité botaniques créées par l'artifice du jardinier. Abandonnées à elles-mêmes, elles meurent ou retournent au type moyen de l'espèce, qui lui, est tout-puissant, parce qu'il représente la longue série des ancêtres »<sup>22</sup>. Ainsi l'éclosion de génies

---

18. Le Bon : *Premières conséquences de la guerre*, Paris, Flammarion, 1916, p. 39.

19. *idem*, pp. 15, 16 et 19.

20. *idem*, p. 25.

21. *L'évolution psychologique des peuples, o.c.*, p. 38.

22. *Idem*, p. 39.

de l'intelligence doit-elle être interprétée selon son exacte signification car il s'agit d'une sorte d'infidélité au système qui ne témoigne pas forcément ainsi de sa vitalité. Sur ces thèmes de la dégénérescence et de la monstruosité (thèmes courants à l'époque) l'élite est rapportée à sa fonction intellectuelle passagère et finalement superficielle. Pour Le Bon la dégénérescence réglerait biologiquement le problème des élites si elles n'étaient absorbées par la masse. L'explication vaut bien, pour lui, d'autres théories historicisantes et rationalisatrices où les héros finissent de manière violente une fois leur mission accomplie.

En bref, Le Bon annule tous les dualismes, à tous les niveaux. Son biologisme l'amène à concevoir un Inconscient d'une matérialité presque physique. L'âme des peuples témoigne de l'existence de forces que l'on doit bien poser pour rendre compte, dans une psychologie, des comportements des hommes. Mais est-ce vraiment une psychologie que cette discipline qui déclare que les individus n'agissent de manière efficiente que lorsqu'ils incarnent l'âme de leur race ? L'opposition entre la conscience et l'inconscient entre l'âme et le corps, pourrait-on dire se transforme pour faire des représentations des épiphénomènes : l'âme, c'est le corps. Et, si l'on voulait, à tout prix, inscrire Le Bon dans l'histoire des sciences sociales, il faudrait poser qu'il va jusqu'au bout dans l'usage d'une référence biologique produisant ainsi une psychologie caricaturale et démesurée. En ce sens Le Bon a valeur exemplaire et fournit l'occasion de questions épistémologiques précises. Et puis, au bout du compte, Le Bon appartient-il vraiment aux sciences humaines ?

## II. Le Bon "dans" les sciences humaines ?

Il existe plusieurs manières d'inscrire Gustave Le Bon dans les sciences humaines. Nous en retiendrons trois, parmi d'autres certainement possibles aussi.

### Hypothèses

On peut, à partir d'une certaine conception de l'histoire des idées, le rattacher à une tonalité scientiste générale de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup>, envisager la manière dont les idéologies politiques ont utilisé tout ce qui pouvait leur servir, et constituer un bloc défini par cet usage politique. Dans ce cas Le Bon pourra côtoyer des penseurs éminents avec lesquels on le fera collaborer plutôt que débattre.

Par son ouvrage *La droite révolutionnaire*, Zeev Sternhell nous semble illustrer cette attitude. Il donne, à juste titre, une responsabilité importante à Le Bon pour ce qui est des idéologies scientistes ayant fourni des légitimations aux courants politiques fascistes<sup>23</sup>. Mais, en faisant certes des distinctions, il réunit très rapidement des auteurs qui mériteraient d'être séparés et spécialement méthodologiquement. Ainsi, si Freud est

---

23. Zeev Sternhell : *La droite révolutionnaire*, 1885/1914, Paris, Le Seuil, 1978.

particulièrement convoqué pour montrer l'influence de Le Bon, il se voit rangé du côté du rationalisme pour être bien distingué de l'auteur de la *Psychologie des foules*<sup>24</sup>. Le terme de rationalisme n'est alors ni défini ni cerné, il ne fonctionne plus que par antithèse ou en contrepoint. On a le sentiment d'un classement assez autoritaire et en même temps incertain. Et il en est de même en ce qui concerne Durkheim désigné comme « un rationaliste dont la méthodologie était sans faille, mais dont la pensée a puissamment contribué finalement à l'offensive lancée en ce début du siècle contre le rationalisme et le positivisme ». <sup>25</sup>

Si l'analyse de Zeev Sternhell est juste et légitime dans le cadre précis d'une histoire des idées politiques, ce que nous ne contestons pas, il demeure que l'on reste insatisfait, sur un autre plan, dans la mesure où l'on n'est pas toujours certain que l'auteur distingue vraiment recherche scientifique et idéologie scientifique. « Les nouvelles sciences sociales, écrit l'auteur, (mirent) des armes nouvelles... entre (les mains) des ennemis déclarés des principes mêmes sur lesquels repose la démocratie libérale » <sup>26</sup>. Proposition grave, selon laquelle le ver serait dans le fruit, mais que nous relierons positivement puisqu'elle suggère aux sciences sociales de redoubler de vigilance.

Mais il est possible d'opérer autrement. On peut envisager les objets ou les champs que Le Bon aurait définis ou ouverts. Dans cette optique, Le Bon, qui a parlé de biologie, de physiologie et de psychologie, qui a également désigné des entités sociologiques et pointé l'inconscient, peut devenir le promoteur d'une thèse parmi d'autres thèses et constituer l'un des termes du débat. Si l'on consulte l'ouvrage de Serge Moscovici, *L'âge des foules*, on trouve un Le Bon fondateur, avec Tarde et Freud, d'une science psychologique des foules. Nous ne discuterons pas l'existence de cette science, cela n'aurait aucun sens : Serge Moscovici, en la rapprochant d'ailleurs de l'économie politique, nous engage, peut-être, (nous n'en sommes pas certain... ) à l'examiner selon ses conditions socio-historiques de possibilité, donc, d'une certaine manière, à douter de sa scientificité. En effet, que la pratique d'une définition scientifique et objectiviste de l'homme produise des effets (et, à n'en pas douter, elle en produit) ne peut permettre de conclure à l'exactitude de la définition pratiquée.

Ce qui nous intrigue dans le livre de Serge Moscovici ce sont plutôt les raisons qu'il avance pour expliquer l'oubli, ou le « refoulement », dont les écrits de Le Bon auraient été victimes. Il écrit : « les Le Bon et les Tarde (sont remplacés) par des docteurs plus subtils, les Weber, les Durkheim, les Parsons, les Skinner, pour ne parler que des morts et ne pas déranger les vivants. Ils habillent des analyses identiques de formules plus raffinées. Leur science est plus cosmétique et, pour tout dire, plus idéologique. En tout cas mieux

---

24. *idem*, pp. 149-149.

25. *idem*, p. 22.

26. *idem*, pp. 19-20.

acceptable pour un milieu intellectuel et universitaire orienté à gauche, dans un pays où le pouvoir est toujours resté entre les mains de la droite et du centre ». <sup>27</sup>

Admettons, ici encore à un certain niveau strictement historique, qu'il y ait une part de vérité dans cette explication, déjà empreinte de psychologie. Il reste que l'option sociologique, prise par cette majorité intellectuelle et universitaire désignée comme étant « de gauche » par Serge Moscovici, ne peut être aussi vite réduite à des catégorisations politiques. L'explication historico-psychologique de cette orientation sociologique ne recouvre-t-elle pas une autre explication d'ordre épistémologique ?

Il s'agit là d'une troisième manière d'envisager les rapports de Le Bon aux sciences sociales, manière qui permet d'interroger les modalités précédemment énoncées et de questionner, cette fois, la démarche de l'auteur en tentant de l'identifier selon la forme ou la procédure de son discours. Nous nous inspirerons là de Michel Foucault qui, dans *Les Mots et les choses*, nous propose d'envisager les diverses options des sciences humaines (psychologie sociologie, philologie) selon les rapports qu'elles entretiennent avec les trois domaines de la biologie, de l'économie et de l'étude du langage <sup>28</sup>. Mais, avant d'en venir à ce point, considérons quelques uns des moments où un Durkheim et un Mauss ont abordé la question nationale.

Durkheim est l'exacte antithèse de Le Bon. Ce qui lui importe c'est de « distinguer les choses qui sont recouvertes par (des) mots » comme Nation, nationalité, nationalisme, Etat, patrie <sup>29</sup>. De manière assez classique, il désigne par le terme d'Etat la société politique où existe un pouvoir central organisé, par nationalités les « groupes qui sont ou d'anciens états qui n'ont pas renoncé à se reformer ou des états en voie de formation ». Quant au mot nation, il désigne le cas où « le même groupe est à la fois Etat et nationalité ». La patrie, elle, semble être plus fluide, plus mouvante : elle « est la société politique en tant que ceux qui la composent s'y sentent attachés par un lien de sentiment... (elle) est la société, politique sentie d'une certaine façon ; c'est la société politique vue d'un côté affectif ». « Le vrai patriotisme, dit-il, s'attache à une nation impliquant un Etat, et le pays est impliquée dans l'Etat ». Pour l'auteur, la France semble bien constituer une référence de choix pour désigner l'organisme social signifié par le terme de nation. Il existe donc un patriotisme national, mais qui n'est pas fondé essentiellement sur l'identité de culture. Pour Durkheim, se référer, de manière privilégiée, à la culture c'est « tomber dans le patriotisme chauvin, dans l'orgueil nationaliste, qui considèrent la patrie comme étant chacune la meilleure qui soit, comme ayant la meilleure civilisation... Ce qui importe beaucoup plus, c'est la communauté de souvenirs historiques » <sup>30</sup>. Etablissant un parallèle entre l'évolution de la personnalité individuelle et celle des patries, Durkheim estime, avec beaucoup de confiance, que « plus nos

---

27. Serge Moscovici : *L'âge des foules*, Paris, Fayard, 1981, p. 99.

28. Foucault : *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 366 et s.

29. cf. Durkheim : « Nationalisme et patriotisme » (1905), in *Textes*, Paris, Ed. de Minuit, 1975, T. 3, pp. 178-186.

personnalités sont accentuées, plus nos rapports sont pacifiques », la vie intellectuelle l'emportant sur les passions.<sup>31</sup>

Mauss, après la guerre, reprend nombre d'idées de Durkheim. S'exprimant dans une forme méthodologiquement ancienne (Comte, et par delà Broussais) il écrit : « La coïncidence du nationalisme et du protectionnisme, l'idée que l'économie nationale doit être fermée n'est qu'une forme, sans doute pathologique, mais sûrement fréquente, et fort naturelle, une simple exagération du phénomène normal qui, naturellement, unifie économiquement les membres d'une même nation, sans distinction de classe ou d'origine »<sup>32</sup>. Dénonçant un cosmopolitisme bien réel, mais utopique, « celui d'une secte, renforcée par l'existence d'un Etat communiste en Russie », il lui oppose un « internationalisme digne de ce nom... (qui) ne nie pas la nation (mais) la situe »<sup>33</sup>. Et Mauss d'apprécier ainsi le phénomène national : « une nation complète est une société intégrée suffisamment, à pouvoir central démocratique à quelque degré, ayant en tous cas la notion de souveraineté nationale et dont, en général, les frontières sont celles d'une race, d'une civilisation, d'une langue, d'une morale, en un mot d'un caractère national... Ces coïncidences sont rares, elles n'en sont que plus notables, et, si l'on nous permet de juger, plus belles. Car il est possible de juger, même sans préjugés politiques, des sociétés comme des animaux ou des plantes ».<sup>34</sup>

La position de Mauss ne saurait être plus claire : le jugement esthétique rejoint l'appréciation éthique, et le beau désigne le bien. Egalement, elle parachève les analyses de Durkheim. Nous ne discuterons point de cela ici et d'autant moins qu'il s'agit peut-être de positions liées à un statut particulier à nos auteurs, sensibles plus que d'autres aux questions d'identité. Mais elles ne nous renseignent pas seulement sur les sentiments personnels de Durkheim et de Mauss, elles les démarquent très nettement. Pour eux, c'est un temps historique qui compte mais la manière dont les sociétés travaillent leur histoire et produisent des représentations qui peuvent allouer quelque identité engage une réflexion particulière aux sciences sociales, mieux, détermine leur objet.

---

30. Durkheim : « Morale civique et Patrie » (1909), in *idem*, p, 221 (il s'agit de la transcription de notes prises par A. Cuvillier).

31. *idem*, p. 223.

32. Mauss : « Nation, nationalité, internationalisme » (1920 ?), in *Œuvres*, Paris, Ed, de Minuit, 1969, T. 3, p. 590-591 (présentation V. Karady).

33. « L' internationalisme et les nations », in *idem*, pp. 629-630.

34. Mauss : "Nation... », *art.cit.*, p. 604.

## Science sociale et sciences de la vie

En fait, pour Durkheim et Mauss il s'agit de situer la science sociale par rapport aux sciences de la vie, à la biologie et à la physiologie. Car c'est de la nature de ce rapport que dépend la sociologie, spécialement dans ses connexions avec la psychologie. Durkheim d'abord, puis Mauss, ont insisté à maintes reprises sur la nécessité pour la sociologie de se dégager des facilités organicistes. Les comparaisons avec les faits physiologiques peuvent être utiles, écrit Durkheim, mais « c'est leur utilité méthodologique que l'on conteste en faisant voir qu'elles constituent seulement des approximations analogiques, sans valeur explicative »<sup>35</sup>. Si l'emprunt est utile, c'est donc par les modèles fournis et non point pour les métaphores. En bref et il n'y a là nul paradoxe la rupture peut être un mode de liaison voire de conservation<sup>36</sup>. Aussi le problème est-il, en science sociale, de situer une séparation nette des organisations sociales par rapport aux organismes biologiques. C'est toute la question du statut de la psychologie qui est en cause, et, derrière elle, celle des rapports de l'individuel au social.

Durkheim et Mauss ont affronté les questions posées par la notion de race et par les théories de l'hérédité. Examinons donc quelques unes de leurs réflexions.

C'est dans *Le suicide* que Durkheim écrit que « chacun parle (de la race) un peu à sa manière sans grande rigueur scientifique », limitant ainsi les influences des facteurs ethniques au profit des différences de civilisation<sup>37</sup>. Quant à Mauss, il est très clair : « c'est parce que la nation crée la race qu'on a cru que la race crée la nation. Ceci était simplement une extension au peuple entier des croyances qui jusqu'alors avaient été aux réserves aux races divines des rois, aux races bénies des nobles, aux castes qui avaient à tenir leur sang pur, et étaient allées jusqu'au mariage entre consanguins pour l'assurer. C'est parce que le dernier des Français ou des Allemands a l'orgueil de sa nation qu'il a fini par avoir celui de sa race »<sup>38</sup>. La race est ainsi rangée au rang de mythe et doit donc être étudiée comme tel.

En ce qui concerne l'hérédité le problème est plus complexe puisqu'il est ancré à des bases scientifiques plus fermes. Durkheim demande donc beaucoup de prudence : sans nier l'influence de l'hérédité, il souligne que celle-ci n'est pas manifeste au niveau

---

35. Durkheim : *Journal sociologique*, Paris, P.U.F., 1969, p. 356. On pourrait trouver presque dans toutes les œuvres de Durkheim ce type de remarque ; dans ce texte-ci il s'en prend à la sociologie biologique de Novikow, rapidement écartée, puis analyse avec beaucoup plus de respect le fameux article d'Espinass « Être ou ne pas être » paru en 1901.

36. Nous renvoyons ici à notre article « Durkheim et la naissance de la science sociale dans le milieu bernardien », in *La nécessité de Claude Bernard*, Dir. : J. Michel, Paris, Ed. Méridiens-Kliencksieck, 1991.

37. Durkheim : *Le suicide* (1897), Paris, P.U.F, p. 57. La même chose avait été déjà dite dans *La division du travail social* : l'intelligence progresse en influence tandis que l'instinct diminue, il n'y a plus de races nouvelles et les anciennes s'effacent (cf. pp. 291.310).

38. Mauss : « Nation, ... », *art.cit.*, p. 596.

proprement sociologique<sup>39</sup>. Mais il est bien clair aussi que le problème retient fortement son attention. Dans *De la division du travail social*, il emprunte et cherche même des appuis dans les théories biologiques de son époque. Pour lui, et selon la définition de la solidarité *organique*, on ne peut conclure à un retrait du collectif dans les phénomènes normatifs du fait que ce sont désormais les individus qui sont au principe des activités sociales (du fait, pourrait-on dire, que le moteur est interne), au contraire<sup>40</sup>. Et c'est sur les théories de Weismann que Durkheim prend appui : « (le) type (générique), note-t-il, n'est pas aussi facilement atteint qu'on l'a parfois supposé par les variations individuelles... Il en résulte que plus ce type est indéterminé et plastique plus aussi le facteur individuel gagne du terrain »<sup>41</sup>. La référence permet de ne pas faire de la société un prolongement de l'individu tout en accordant à ce dernier une influence décisive : ce qu'il transmet ou modifie n'est pas de l'ordre de l'individuel strictement entendu. Et c'est un raisonnement identique qui permet à l'auteur de débattre des recherches de Galton.

Dans le même ordre d'idées, mais sur un terrain connexe, Durkheim reprend cette fois à Darwin. Il écrit : « il se produit dans les sociétés comme chez l'individu des changements qui ont des causes et point de fin, quelque chose d'analogue aux variations individuelles... Il peut s'en trouver qui soient utiles mais celle utilité n'était pas prévue et n'en avait pas été la cause déterminante... tout acte de la conduite humaine, tant individuelle que sociale, a pour objet d'adapter l'individu ou la société à son milieu... (ces phénomènes) s'ils persistent et surtout s'ils se généralisent, on peut être à peu près certain qu'ils sont utiles ou qu'ils le sont devenus »<sup>42</sup>. Chez Durkheim, le milieu revient pour occuper une forte place, et c'est un dualisme qui s'installe. Reste, précisément à trouver, à côté des causes « pratiques », les conditions dont la nature doit être déterminée. Mais l'on voit déjà la différence, énorme, qui sépare le sociologue de Le Bon, différence qui est loin d'être localisable dans des raisons idéologiques comme le voudrait Serge Moscovici. C'est un vrai renversement qui est proposé. Les perspectives ouvertes par Durkheim (et, peut-être non atteintes par lui-même) sont radicalement inverses par rapport à celles de Le Bon. Ce qui était de l'ordre des causes chez Le Bon passe dans le champ des conditions chez Durkheim et inversement. Ici, la causalité externe va rencontrer, en face d'elle, des conditions humaines spécifiques ouvrant la voie à des productions normatives. C'est dans cet espace que se situe le débat psychologie / sociologie.

Ce débat est complexe et gros de conséquences importantes. Permanent chez Durkheim, il débouche chez Mauss à la compréhension du « phénomène social total ». Nous nous en tiendrons ici à Durkheim, plus rigide certes que Mauss et peut-être moins

---

39. cf. Durkheim : « L'hérédité des traits sociaux », (1903), in *Textes, o.c.*, pp. 54-55.

40. cf. Durkheim : *De la division du travail social* (1893). Paris. P.U.F., 1973, p. 81.

41. *idem*, p. 318, note 1.

42. Durkheim : « La science positive de la morale en Allemagne » (1887). in *Textes, o.c.*, pp. 289-290.

riche, en considérant l'effort théorique qu'il produit pour subordonner le psychologique au sociologique.

L'expression de « psychologie collective » n'a pas la faveur de Durkheim. « Ce mot de psychologie, écrit-il en parlant de Simmel, a une ambiguïté qui empêche de s'entendre des auteurs près de s'accorder »<sup>43</sup>. Cette « psychologie spécifique » qui étudie les représentations collectives désigne, en fait, la sociologie selon une certaine tonalité. Elle se démarque de la psychologie individuelle dont elle ne peut être déduite. Sur ce point les propos de Durkheim sont décisifs car la psychologie trouve son statut. Il devient même délicat de parler de psychologie individuelle : « l'homme que la psychologie étudie, écrit Durkheim, est l'homme de tous les temps et de tous les pays, toujours identique à lui-même. Les lois psychologiques sont invariables, tout comme les lois du monde physique. L'idéal moral, au contraire, varie suivant les lieux et les époques »<sup>44</sup>. Pour rendre compte de ces variations, on ne peut se référer aux « lois abstraites de la psychologie qui, elles, sont invariables »<sup>45</sup>. Mutatis mutandis, et si l'on veut parler au niveau des modèles de référence, c'est moins une biologie générale qu'une physiologie différentielle qui est pointée, moins la vie, que le vivant. Ce qui ne veut pas dire que ce vivant ne respecte pas les lois de sa structure, mais qu'il ne peut y avoir de transcription immédiate.

Pour Durkheim, l'examen des phénomènes de normativité (qu'il s'agisse du droit ou de la religion) suppose des ruptures dont il faut rendre compte. Nous l'avons écrit ailleurs<sup>46</sup>, le modèle physiologique de Claude Bernard lui rend un grand service. Situer ce qui est d'ordre qualificatif n'est pas une chose simple, mais n'est pas non plus hors de portée puisqu'il s'agit d'une nature normative de l'homme social.

S'attaquant aux psychologies épiphénoménistes (Huxley, Maudsley), Durkheim reprend un mode de raisonnement qu'il a déjà éprouvé dans les *Règles*. Et nous pensons qu'il poursuit son inspiration bernardienne en exploitant l'idée de milieu intérieur. « Qu'y a-t-il de surprenant à ce que les représentations collectives, produites par les actions et les réactions échangées entre les consciences élémentaires dont est fait la société, ne dérivent pas directement de ces dernières et, par suite les débordent ? » écrit-il<sup>47</sup>. C'est bien une sorte de milieu intérieur qui se produit par ces représentations propres aux groupes, milieu intérieur à la fois protecteur et nourricier. Ce milieu est fait de représentations et d'idées : « la vie sociale... se définit par une *hyperspiritualité* ». Il y a donc une rupture, constituée par celle vie sociale, sans laquelle on serait effectivement en droit de constituer toutes les psychologies épiphénoménistes que l'on veut.

---

43. Durkheim : Lettre à Bouglé du 6/7/1897, in *Textes, o.c.*, T. 2, p. 402.

44. Durkheim : « Introduction à la morale » (1917 - Première rédaction), in *Textes, o.c.*, pp. 3189-320.

45. *idem*, 2<sup>ème</sup> rédaction, p. 323.

46. *cf.* notre article précité.

47. Durkheim : « Représentations individuelles et représentations collectives » (1898), in *Sociologie et philosophie*, Paris, P.U.F., 1951, p. 39.

Mais Durkheim va plus loin. En dépit de l'allure contradictoire de la notion, il envisage une « représentation inconsciente ». « De ce qu'on convient d'appeler psychologiques les seuls états conscients, il ne suit pas qu'il n'y ait plus que des phénomènes organiques ou physico-chimiques là où il n'y a plus de conscience »<sup>48</sup>. Durkheim envisage une matérialisation de l'inconscient qui ne le range pas du côté d'un matérialisme facile ; c'est, peut-être, la référence au milieu intérieur qui lui permet de le penser ainsi : matériellement et qualitativement. Et il est intéressant ici de noter, en dépit des opinions plus tard émises par Marcel Mauss à l'endroit de Freud<sup>49</sup>, son voisinage avec une psychanalyse qu'il ignore.

Les objections aux thèses de Durkheim sont connues : il personnifierait la conscience collective, lui donnerait tous les attributs du sujet, et logiquement des représentations. Il semble bien que Durkheim ait été lui-même sensible aux difficultés de ses positions. Mais on ne peut qu'apprécier l'effort de son élaboration. Doroszewski a bien montré ce que la linguistique doit au sociologue, « l'opposition du social à l'individuel en se reflétant comme l'opposition, non moins absolue en principe, de la « langue » à la « parole » dans le *Cours* de Saussure »<sup>50</sup>. Celle dernière référence, qui inscrit Durkheim au principe d'hypothèses très modernes, accorde à l'œuvre du sociologue toute sa portée. Individu et société deviennent l'un pour l'autre des conditions de possibilité ; une psychologie est nécessaire mais une sociologie est requise pour donner aux phénomènes normatifs leur vrai statut par delà les compréhensions historicistes ou organicistes.

Nous étions parti de Le Bon qui absorbe la nation dans la race ; les réponses données par la science sociale ont exigé de nous des détours. Pour Durkheim la nation appartient au champ du normatif, pour Le Bon elle ressortit à l'ordre de la causalité. Pour le premier l'affirmation identitaire d'une société entre dans un système de différences qui présuppose l'unité ; pour le second cette même identité se fait sur fond d'irréductibles antagonismes et incompatibilités. La détermination du fait moral qu'est la nation ne peut pour Durkheim se satisfaire de telles simplifications. La nature n'est pas la matière. Et dire de l'idée nationale qu'elle est un phénomène naturel c'est la situer, avant toute appréciation de ses conséquences ou de ses conclusions historiques, dans le champ de la normativité qui est le champ spécifique des ordres sociaux humains.

A partir d'une notion pseudo-biologique, Le Bon prétendait faire une psychologie des peuples ; son réductionnisme allait jusqu'aux conséquences extrêmes d'un objectivisme démesuré et sa psychologie n'en était pas une. Les points d'appui de

---

48. *idem.* pp. 32-33.

49. Mauss déclare que *Totem et Tabou* est de « ces livres à système, à clef, dont il n'y a pas de raison qu'ils ne se multiplient pas sans fin » (*Psychologie et sociologie*, (1924), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950. p. 293).

50. W. Doroszewski : « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : E. Durkheim et F. de Saussure (1932), in *Essais sur le langage* (Dir, J.C. Pariente), Paris, Ed. de Minuit, 1969, p. 108.

Durkheim, nous l'avons dit, sont davantage physiologiques ; en réalité il s'agit d'ailleurs pour lui d'emprunter des méthodes, des types de construction. C'est à une sorte d'économie du vivant qu'il se réfère pour définir l'objet de la sociologie. De la sorte il peut prétendre à une connaissance qui ne sacrifie pas la dimension qualitative des normes sociales. Durkheim a parfaitement senti (peut-être, bien moins, compris et expliqué) ce que Michel Foucault énonce : « que l'objet (des sciences humaines) ne se donne jamais sur le mode d'être d'un fonctionnement biologique... (qu') il en est plutôt l'envers, la marque en creux »<sup>51</sup>. La référence à la physiologie lui paraît fournir un dégagement vis-à-vis du scientisme ; Durkheim est entre mécanisme et vitalisme, comme on a pu le dire de Claude Bernard<sup>52</sup>. C'est dans cette configuration que s'inscrivent ses propos sur la nation : elle fait pour lui partie de ces positivités que l'homme social a parcouru et continue de parcourir, pour le meilleur et pour le pire, au gré de pouvoirs qui n'attendent que les discours complaisants d'un Le Bon pour justifier « scientifiquement » leurs politiques. Quoi qu'on pense des positions de Durkheim sur la nation, il situe un lieu argumenté de discussion. Le Bon est, lui, sur le versant de l'idéologie scientifique, cette croyance qui, comme le dit Georges Canguilhem, « louche du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style ».<sup>53</sup>

---

51. Foucault : *o.c.*, p. 363.

52. cf. Mirko D. Grmek : « Claude Bernard : entre matérialisme et vitalisme » in *La nécessité de Claude Bernard*, *o.c.*.

53. Canguilhem : *Idéologie et rationalité*, *o.c.*, p. 44.